

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

On demande

DE SUITE

Un Journaliste lyonnais s'occupant de la crise actuelle
En raison de sa rareté, on le paierait très cher

S'ADRESSER

Aux bureaux de l'Ancien Guignol.

Cet oiseau rare sera à la disposition des journaux républicains de la localité, opportunistes ou socialistes, qui, depuis que la crise lyonnaise existe, ont trouvé le moyen de s'occuper du Tonkin, de Mme Judic ou du nez de M. Gailleton, mais n'ont rien su dire sur ce qu'il convenait de faire pour éviter le retour de la situation déplorable dans laquelle nous nous débattons.

Les 44

Les prolétaires de Lyon
Grelottent sans feu dans l'âtre,
Pour juger la question,
Voici les quarante-quatre.

Imbus de leur mission,
Quel ouvrage ils vont abattre!
Or, en arrivant à Lyon,
Les quarante-quatre étaient quatre.

« Triste situation,
« Disent-ils, qu'il faut combattre.
« Hardi! les gônes de Lyon.
Mettons nous-y comme quatre.

Sur une jambe de bois
Ils ont posé leur emplâtre,
Puis sont partis tous les trois.
Tous les trois nos quarante-quatre!

CADET.

DERNIERE HEURE

La question lyonnaise fait un grand pas.

On sait que tout est sauvé si les cotons entrent en franchise c'est-à-dire si l'on autorise l'entrée temporaire des fils de 1 à 49.

M. Andrieux vient d'envoyer son adhésion en ces termes:

« Mon passé m'oblige à être avec vous. Je ne puis renier mes goûts. Comme client de M^{me} Meroy, j'appuierais de toutes mes forces une loi qui donnera aux gros numéros une entière franchise.

Nous n'attendions pas moins de ce cher ami Mystère.

MADELON.



UN MOT SEULEMENT

Hé ben, excusez, z'enfants, c'te semaine j'ai mal à la patte ou ayeurs.

V'là ce que c'est, sans doute les brouillards de no-

vembre, dont bajaffait le gône Andrieux... Oh! les maudits brouillards.

Madelon en est toute bugnasse. Paraît qu'on y a dit que c'est parce que les canuts y mangions trop et je crevassions d'indigestion. Si bien que nous autres qu'étions si d'accord, ne nous vitrons tout de travers. La Madelon à présent va à hue, quand moi, je veux tirer à diah.

Ça va pas, les gônes, ça va pas!

Je crois ben que faudra que j'aille faire des fornications à six sous le mètre — quand ça en vaut quarante.

Au moins je pourrais, en le changeant, chanter le vieux refrain de la Croix-Rousse: « Mourir en travaillant. »

A dimanche, z'enfants, y me faut ben huit jours pour me raccommodez avec Madelon et faire entendre raison à ceux-là qu'èsson si bugnes.

JEAN GUIGNOL

Le socialisme! Voilà l'ennemi

Tout les huit jours paraît à Lyon, un grand canard qui s'appelle *L'Impérial*. Il est d'un vide à faire peur. Les trois ou quatre badingouins qui nourrissent cette feuille se battent les flancs pour trouver quelque chose.

Il y en un qui signe Plébéius et qui est tordant. Plébéius s'écria:

« Le socialisme vous tue, tuez donc le socialisme, car voilà l'ennemi! »

Et ce sont ces gaillards-là, qui prétendent nous ramener un régime qui a toujours (selon eux), pris soin de la question sociale. L'empereur, disent-ils, était le premier socialiste de ses Etats. Et ils citent à l'appui de leur thèse: *L'extinction du paupérisme*.

Le socialisme de Bonaparte, n'était que la rêverie d'un somnambule; il voyait la question sociale en rouge, il eut bientôt fait de la résoudre, à La Ricamarie et à Aubin.

Le socialisme! voilà l'ennemi: ce sont les bonapartistes qui le déclarent; cet aveu nous servira aux élections prochaines.

COGNE DRU.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

Le *Nouvelliste* annonce que Brialou est malade pour avoir mangé des huitres: ma'ade d'indigestion. Il s'indigne que le député lyonnais ait pu introduire un crustacé dans son estomac, alors que tant d'électeurs sont sans pain.

Nous nous demandons si les rédacteurs du *Nouvelliste* se privent de fréquenter les cabinets particuliers de Berthoux ou de Matossi, parce que les ouvriers dont ils prennent tant souci peuvent tout au plus fréquenter le boulanger.

SIÈGE DE SAINT-NICOLAS

Il y a, à Paris, une église appelée: Saint-Nicolas-des-Champs. Elle se trouve située rue Saint-Martin. La sacristie nuit à l'alignement de la rue Cunin-Gridaine. Sous l'empire,

il était déjà question de la démolir. A l'ombre de cette sacristie se tenaient quelques marchands de ferrailles et de peaux de lapins. Une brusque expropriation pouvait leur porter préjudice; cependant ils ne récriminèrent point; ils mirent en paquets leurs mod-stes marchandises et quittèrent cette place où, depuis plus de vingt ans, ils vivotaient. Ce fut le curé qui résista. Toucher à sa sacristie: jamais!

Depuis huit jours, on ne parlait que de cette résistance à la loi de la part des salariés de l'Etat. Pourtant il était écrit que le sacrifice serait consommé, hier lundi, à deux heures de relevée. Comme bien on pense, la prêtraille de Saint-Nicolas se mit en devoir d'organiser une sainte croisade.

Ah! ça ne se passerait pas comme ça! Le curé, M. Rivié, avait confié qu'il attendrait les agents du préfet entouré de son clergé: « Je serais reconnaissant à la presse, avait-il même ajouté, de venir assister à ce petit événement. »

Et pour bien prouver sa résolution, il avait constitué avoué: M^e Mouillefarine, rue Sainte-Anne, 46.

Mouillefarine! Histoire, grave de ton stylet, ce nom radieux sur tes tablettes d'airain.

On avait convoqué le ban et l'arrière-ban des fidèles: les marchandes de chapelets, les baiseuses de patènes, les vieilles filles de la confrérie, les zélatrices de la bonne mort, toutes les vénérables matrones de la chrétienté. Puis les marguilliers, les bedeaux, les suisses, les marchands de cierges, les chantres et les demi-chantres, tous les goupilloniers, y compris M. de Rorthays. Mais, hélas! pour l'engueulement, à l'heure décisive, Veillot manquait!

On espérait que la résistance serait acharnée et qu'on assisterait à une nouvelle édition du siège de Frigolet. On disait même que l'antique dame de Chevreuse devait se jeter au devant du fonctionnaire civil en lui criant, comme aux gendarmes de Sablé: « Vous n'arriverez jusqu'à ce tabernacle qu'en me passant sur le corps! » Perspective désagréable, on l'avouera. Je ne doute point que le fonctionnaire aurait eu, le cas échéant, cet héroïsme. Mais toujours est-il que madame la duchesse resta auprès de ces puissants carmes, et que M. Collet n'eut à enfoncer que des portes ouvertes.

Et à braver les exploits de M^e Mouillefarine.

En ce temps de chômage, la flânerie est aisée. Un millier de personnes s'étaient rendues rue Cunin-Gridaine. La foule débordait jusque dans l'église. M. le curé Rivié, heureux de ce petit événement, jasa d'un air folâtre en attendant son exécution. Et, faute de savoir le *Petit Poucet* ou *Peau d'âne* il narra, à ses auditeurs complaisants, un conte à mourir debout « Il était une fois, en 384, un saint appelé Saint-Martin... » C'était long et pas drôle, on y parlait de Sulpice Sévère et de miracle.

Je songeais, en l'écoutant, aux exécutions qu'ordonnait l'Eglise quand il y a quelques siècles, elle était encore toute puissante. Elle s'y prenait autrement que M. le préfet de la Seine et ses exécutés n'avaient pas, comme M. le curé Rivié, les loisirs de raconter des historiettes.

Au dehors, la foule, non grondeuse comme un jour d'émeute, mais gouailleuse comme un jour de fête, bourdonnait joyeusement. Des lazzi allumaient des fusées de rire, quelques mots d'esprit éclataient dans le tumulte. Cette rumeur moqueuse entraînait dans la sacristie par les fenêtres en ogive; il est curieux d'entendre s'engouffrer, par ces baies d'un autre âge, la raillerie scptique du Paris moderne.

Hé, le voilà? qui ça? M. Collet, inspecteur de la propriété communale — le rival de M^e Mouillefarine, — l'Etat!

M. le curé sourit et fait un profond salut. M. Collet prend la parole: — Monsieur, êtes-vous décidé à me remettre les clés de la sacristie? — Mais, monsieur... — Je ne suis pas

ici pour discuter, mais pour... — Nous ne rendrons pas les clés, mais d'abord qui êtes-vous? où est votre pouvoir? — Mais je n'ai pas de pouvoir, je suis... tenez voici ma carte, ma carte de visite.

Tout le monde se tord ou s'amuse fort de l'embarras de ce fonctionnaire maladroit, sans doute, très vexé, au fond, de chagriner le curé de sa paroisse. Le trésorier de la fabrique s'écrie : — Je ne sais pas qui vous êtes, pas plus que vous ne savez qui je suis. Moi non plus je ne pourrais pas justifier ma qualité de trésorier. Je ne me suis muni d'aucun titre. Nous ne pouvons donc pas discuter.

Que fit M. Collet? Il se dit je suis collé. Il prit sa canne, son chapeau, fit la révérence et partit.

Alors les clés? C'est le curé qui les a toujours.

Il les rendra aujourd'hui, c'est évident, mais avouez que ce que l'on nous annonçait comme devant être une tragédie n'a été qu'un piteux vaudeville.

La foule ne se montra ni sympathique, ni hostile. Ces différends entre curés et bourgeois voltairiens la touchent peu. Elle sait bien que les curés étant les plus habiles auront toujours le dessus. On les chassera de la sacristie : et puis après? Ne seront-ils pas toujours dans l'église et l'église dans l'Etat?

Tandis qu'un dialogue s'échangeait entre les cléricaux et le monsieur Collet, des ouvriers se lavaient les mains dans le bénitier. « Manifestation regrettable » dit le Temps. Le Temps est trop bourgeois et trop voltairien pour comprendre que c'est une image. Le peuple a voulu par là prouver clairement que de cette dispute entre gens plus près de s'entendre qu'on ne le croit — il s'en lavait les mains.

GNAFRON.

L'HUITRE ET LES RATS

FABLE

*Un rongeur du pouvoir, rat de peu de cervelle,
C'est Ferry, je crois, qu'on l'appelle,
Étant devenu roi par l'effet du hasard,
Rêva la gloire de César.*

*Il se fit apporter, chez lui, la mappemonde,
Inintelligent, presque autant qu'ambitieux :*

— Ah! s'écria-t-il, que le monde

Est grand et spacieux!

Sur la plage, près de Formose,

Aux rayons du soleil, une huître était éclosée.

C'était une huître énorme et se mourant d'ennui.

Elle bâillait. Une huître aussi grosse que lui.

— Oh! dit notre Ferry, la riche victuaille,

A la fois sauce et laurier.

Il appela Négrier,

Puis Courbet, puis Millot, pour lui livrer bataille.

Puis Fracasse-Fournier,

Ce diplomate qui rédige à coup d'épée

Du rongeur Ferry l'épopée.

— Ne craignez-vous pas que Pékin

Ne fourre son nez au Tonkin?

Lui cria-t-on Il eut une moue adorable :

— Cent millions de Chinois : quantité négligeable!

Dit-il. La troupe partit,

Non en guerre, mais en état de représailles.

L'huître, toujours entr'ouverte, attendit

Feuilleton de l'Ancien Guignol

UN NOUVEAU CALENDRIER

Un anonyme que ne satisfait pas notre calendrier actuel, a ouvert un concours pour lui donner un remplaçant. Il a consacré à cette œuvre cinq mille francs. Maigre somme, quoi qu'il en semble. Proud'hon a dit : « De tous les produits du travail, aucun, peut-être, n'a coûté de plus longs, de plus patients efforts que le calendrier. »

L'anonyme a chargé M. Camille Flammarion, spirite dit-on, en tous cas, spiritualiste, de mener cette œuvre à bien. Il laisse toute fantaisie aux concurrents, ne demandant que de répondre aux besoins de la société moderne.

C'est vite dit, mais plus mal aisé à faire. Le calendrier, c'est la routine. On a l'habitude d'appeler le dixième mois de l'année : octobre, qui veut dire huit, et de commencer l'année quand tout dans la nature s'achève. On ne se soucie point de ces non-sens; ces barbarismes ne choquent personne. Notre septicisme même accepte la ridicule division théologique du temps consacrant chaque journée de la République à la gloire d'un saint, fut-il Pancrace ou Sidoine.

Notre calendrier grégorien, œuvre d'un pape, que la révolution déchira en 93, mais que Napoléon, par condescendance pour le clergé, eut soin de rétablir le 11 nivose an XIV, est le plus pauvre de ceux connus. Il n'est pas un progrès sur les calendriers des époques lointaines. Même au point de vue cosmique.

Lorsque Grégoire XIII le présenta au monde catholique, en 1582, il crut innover. Il ne faisait que continuer le calendrier égyptien. Quand Hérodote visita la vallée du Nil, il y avait longtemps que l'année civile égyptienne se composait de 365 jours en 12 mois de 30 jours, plus un quart de jour.

C'était un opportuniste, ce Grégoire. Il ménagea certaines habitudes invétérées et, du calendrier de César, il garda le cadre romain, plaquant en quelque sorte une fiche chrétien-

*Qu'on approchât de ses écailles.
Mais lorsqu'elle sentit les gloutons, sur leur cou
Elle se ferma tout à coup.
La moqueuse, surtout pour Fournier, fut bien tendre.
Nous voyons donc, ici, que, tels qui croyaient prendre,
Furent très surpris
D'être pris.
Et si l'on sait entendre,
Cette fable contient un autre enseignement,
Qui ne nous servira pas, malheureusement,
Vous l'avez deviné, je pense :*

C'est que l'huître, en tout ça, n'est pas celle qu'on pense.

FANTASIO.

LA MAISON VISIONNÉE

Après cette ridicule histoire de la rue de Bretagne, à Paris, comme nous serons bien venus à reprocher à nos grands-pères leur poltronnerie et leur crédulité! Le moyen de rire de leurs revenants, de leurs sorciers, de leurs possédés, des châteaux où se promenaient des spectres, des dames en blanc de leurs légendes, des esprits qui rôdaient autour des cimetières, maintenant qu'en plein Paris sceptique, l'instruction y étant obligatoire, des journalistes, des agents, des badauds sont allés, gravement, étudier le mystère des poutres d'une bicoque geignant de vétusté et qu'ils ont appelé ça des esprits frappeurs?

Peu s'en est fallu que la rue de Bretagne ne devînt un autre cimetière de Saint-Médard. Dès illuminés y sont venus en foule, ils ont fait parler les esprits. Il y en a encore, en ce moment, cachés dans les lieux d'aisances ou sous le lit des locataires : ils attendent l'heure des manifestations mystérieuses.

On connaît la légende. Une petite fille d'honnêtes ouvriers, une fois seule dans une chambre, entend de grands coups dans la muraille. Il paraît que ce n'est pas elle qui cogne sur le mur, mais l'esprit. Un esprit très fantasque, qui se tient coi lorsqu'une grande personne assiste la gamine. La police n'a sans doute sondé la muraille qu'avec l'intention d'arrêter cet esprit et de le déferer aux tribunaux pour détournement de mineurs.

Dans cette histoire d'esprits, c'est l'esprit qui manque le plus. Il en fallait peu pour éviter de lui donner une si grande importance. Le Soir raconta le fait dès les premiers jours, en une trentaine de lignes, fort sérieuses, placées entre la dernière dépêche de l'amiral Courbet et le compte rendu d'un conseil des ministres.

Si bien qu'on apprit du même coup qu'il y avait des esprits dans le Palais et des imbéciles dans le ministère.

La chronique a battu monnaie — et quelle monnaie — avec cette sottise rumeur. Un journal a vu son tirage monter pour lui avoir donné de l'extension. On s'est passionné pour cette fumisterie d'un mauvais goût. La thaumaturgie trouve toujours des adeptes. La sorcière de Saint-Denis a eu tort de mourir : il y a encore des beaux jours pour le merveilleux. Elle aurait pu perdre devant les juges le procès qu'elle a intenté à l'Etat, mais elle l'aurait certainement gagné devant une jolie collection de toqués.

Le crédit dont jouissent les légendes comme celles de la rue de Bretagne prend sa source dans ce qui nous reste d'un

ne sous des rubriques païennes. Et l'on ne s'étonna pas de voir le vendredi — jour de Vénus — devenir le jour austère de la chrétienté.

En réalité, deux calendriers seulement sont des œuvres remarquables, sinon au point de vue cosmographique, du moins au point de vue humain; le calendrier païen et le calendrier républicain : le calendrier Grégorien est un assemblage bizarre de paganisme et de religiosité. Celui qui voudra faire une œuvre féconde ne devra s'inspirer que des deux premiers.

Le calendrier romain était bien l'image du peuple qui ne demandait autre chose que du pain et des gladiateurs. Il enserait entre ses trois époques fixes : les calendes, les ides et les nones, toute la somme des superstitions, des traditions et des joies.

Fabre d'Eglantine dut s'en inspirer pour faire son ouvrage. Il ne vit pas comme les poètes latins, la nature fabuleuse, mais la nature idyllique, enrubannée par Watteau, mise à la mode par Jean-Jacques. Il fit d'avril : floréal. Les romains avaient consacré le premier d'avril à Vénus, aux fleurs, au myrthe et à la beauté virile.

La Convention, comme notre anonyme, commanda son calendrier, elle s'adressa à des savants, à Romme, à Monge, à Lalande. Ces graves personnages lui apportèrent le résultat de leurs lourdes compilations mathématiques. Heureusement que le hasard les servit à souhait, en leur permettant de commencer par un singulier accord l'année au 22 septembre, tout à la fois l'aurore de la République et l'équinoxe vrai d'automne. Mais le calendrier des calculateurs ne pouvait qu'être confus, et l'on se lassa bientôt de dire, pour désigner le 22 septembre 1792 : le premier jour de la première décade, du premier mois de la première année.

Il arriva à propos, le léger Fabre, qui ajouta à son nom l'églantine d'or des Jeux Floraux. L'auteur d'*Il pleut! il pleut bergère*, comprit que le peuple avait besoin d'images et qu'il fallait substituer aux saints autre chose qu'un quantième. Il basa sa nomenclature sur la nature elle-même qui

vieux fond de croyances surnaturelles et religieuses. Les théologiens les condamneront comme profanes, sacrilèges ou impies. Ils les diront l'œuvre du diable; mais intérieurement ils seront enchantés. La superstition n'est pas éteinte tout à fait : c'est bon signe pour la sacristie. Tout haut, ils exorciseront la petite, mais, tout bas, ils s'en froteront les mains. De cette enfant à la petite Bernadette ou à Louise Lateau, il n'y a que cette différence : au lieu d'entendre parler le bon Dieu, elle a entendu craquer un mur. Si ça ne fait pas l'affaire de l'Eglise catholique, ça suffit au temple Swedenborgien. Jésus-Christ ne bouge pas, mais Allan-Kardec se remue.

Le pèlerinage, du reste, a été complet; le spiritisme a ses infirmes aussi; en général, c'est leur moral qui est attaqué. Ils se sont rendus à la maison miraculeuse, comme de bons chrétiens à Paray-le-Monial ou à la Salette. Quelques-uns ont même poussé le paradoxe jusqu'à dire : « M. de Châteaubriand a bien voulu me faire la causette par l'entremise des esprits. » Dans ces vieilles baraques, il n'y a pas d'eau, autrement, la maison de la rue de Boulogne aurait pu avoir sa source — grâce au robinet placé sur l'évier. Et sans avoir la moindre notion de chimie, je n'hésite pas à déclarer qu'elle eût été aussi efficace que celle de Lourdes. Par exemple, sa clarté aurait été de pair avec la clarté du dogme; mais il aurait moins fallu s'en prendre aux esprits qu'à M. Alphand.

La poltronnerie est pour beaucoup aussi dans cette pitoyable équipée. C'est la peur qui en fait le succès. La peur bête, qui ne se raisonne pas le fantôme qui vient avec la nuit, l' inexplicable terreur folle qui fait grimacer les ombres, qui transfigure les choses, qui est silencieuse, insaisissable, effrayante. C'est l'ennemi sans raison, invisible, qui, avec la complicité de la fièvre, hante la chambre, fait dresser les cheveux sur la tête, arrête la voix dans la gorge et fait couler une sueur froide sur le front.

Les gens que le noir épouvante — les femmes qui l'avouent et tant d'hommes qui ne l'avouent pas — ont été les colporteurs de la légende. C'étaient les badauds de la maison visionnée. Cerveaux faibles es que l' inexplicable terrifie. Troupe de poltrons et de sensitifs que la raison trouve sur sa route; dangereux parce que la peur les affole, et indignes parce que cette peur là cache toujours un peu le souci d'une peau plus ou moins en danger.

Les curés ont eu tort de démonétiser le diable cornu et de souffler la flamme de l'enfer. Cet accessoire de leur comédie était d'une utilité incontestable : il maintenait dans le giron de l'Eglise les croyants par terreur, dont la couraïse peuple le noir des nuits. Le Miroir des âmes a bien plus fait pour le recrutement des dévotes que l'Imitation de Jésus-Christ.

Si Hippolyte était à l'œil, il s'entendrait avec la petite fille de la rue de Bretagne : il y aurait à gagner là des âmes et de l'argent.

L'Esprit-Saint est démodé, l'Esprit-Frappeur est en pleine vogue, que l'archevêque essaye : il n'a rien à perdre. Depuis longtemps déjà le bon Dieu ne vaut pas le diable.

GEORGES LETELLIER.

SUCRERIES

On a offert des sucreries à Corneille. Je puis vous l'affirmer, j'en ai goûté. Les gens qui ont eu cette charité ne se

raconte en quelque sorte, dans la langue charmante de ses fruits et de ses fleurs, toute les phases de l'année. Les noms des mois sont des trouvailles adorables : ils ont la couleur, le mètre et la musique, ce sont autant de travaux exquis peints d'une touche délicate au-dessus des douze portes annuelles.

Un journal disait que ces appellations légumifères étaient désagréables. Eh : je ne vois pas ce qu'il y a de plus ridicule à consacrer au potiron ou à la tomate, les jours que l'église consacre à sainte Cunégonde ou à saint Cucufin.

Cette réforme du calendrier tenta aussi Auguste Comte. Le sien fut l'image de l'initiation humaine à travers les temps : commençant à Moïse et finissant à Bichat, en passant par Homère, César, St-Paul, Shakespeare. Ces treize mois égaux n'étaient qu'un mélange de saints, de dieux et de héros.

Sa renommée ne dépassa pas les bornes de l'école positiviste.

La réforme du calendrier serait aisée à faire, si on voulait ne point s'égarer dans le bleu de la poésie, de la philosophie ou de la métaphysique. Il suffirait de reprendre à Fabre d'Eglantine les appellations charmantes dont il avait paré les mois, de laisser aux jours leurs noms païens, qui, grâce à l'habitude, ont perdu leur signification première, et de supprimer tout simplement la liste des saints et des martyrs, que récuse la société moderne, pour y substituer, à des dates déterminées, les fêtes civiques et les jours de repos, qui marquent les étapes dans la vie des hommes.

Mais de si minces réformes sont-elles possibles? L'anonyme n'a pas songé à la force d'inertie opposée par l'habitude à toutes les innovations civiles.

Ainsi, depuis quatre ans qu'elle est décrétée, la fête nationale ne figure pas encore à sa place, le 14 juillet, sur les calendriers officiels.

Jean VALGEAN.

GAZETTE DE LA MODE



Il y a tout un siècle, mes belles et aimables lectrices que nous n'avons causé chiffons, mais il ne faut pas m'en vouloir, croyez bien que je ne vous ai pas oubliées et que je ne suis point restée inactive.

Soucieuse au contraire de ne pas vous laisser ignorer une nouveauté, j'ai parcouru depuis plusieurs mois les magasins et les ateliers de tous les faiseurs en renom de la capitale, pas une forme de robe ou de chapeau, pas une confection, pas une nuance n'ont échappé aux investigations que m'inspirait le soin de votre toilette ; aussi aujourd'hui j'arrive le calpin bourré de recettes de la véritable élégance et du suprême bon ton.

Que vous demanderai-je en retour ? rien qu'un brin de reconnaissance pour votre fidèle servante, et le plaisir de vous voir honorer de votre clientèle les diverses maisons que je vous recommanderai — attendu qu'il m'est alloué une légère commission sur ... on n'est plus franche n'est-ce pas ?

Commençons :

La saison d'hiver s'annonce avec une rigueur inaccoutumée, aussi la première préoccupation de la femme élégante sera-t-elle d'avoir chaud : rien, en effet ne dépare la physionomie comme un nez rouge et des plaques violettes. Les fourrures seront donc fort en vogue durant les grands froids. Il est difficile du reste de trouver quelque chose de plus gracieux qu'un joli minois évasant d'une garniture de peaux de bêtes.

Le pardessus généralement adopté est la Polonaise complétée par une garniture de queues de renard bleu, le renard bleu étant d'un prix un peu élevé les personnes auxquelles l'équilibre de leur budget mignon ne permet pas l'accès de ces quadrupèdes pourront y suppléer par des queues de renard de nos contrées, même, on pourra poser de vulgaires lapins mais jamais, au grand jamais, une femme qui se respecte ne descendra jusqu'à la queue de chat, fussent des chats angora.

Pour les chapeaux, la forme maintenant, médicis, galette et vieux heaume ; permettez-moi de vous signaler à ce propos les magasins de madame Tailleplume où l'on trouve de véritables merveilles d'élégance. Le jour où le bon goût disparaîtra de la terre, on le retrouvera chez madame Tailleplume, rues des Vieilles-Matrones n° 148, au 1^{er} porte à gauche, poussez fort.

Voici maintenant quelques toilettes que nous ne saurions trop recommander aux femmes réellement distinguées : leur composition est le fruit des études et des observations que nous avons faites durant notre voyage à la recherche de toutes les élégances.

Toilette de ville-visite

Robe satin jaune, *Carlotta Patti*, agrémentée de jolis croissants et d'étoiles, avec chenilles *duchesse d'Uzès* par un effilé dans le bas corsage, garni d'épaulettes de chenilles et or, engorgeantes de velours aux poches et croupe vigoureusement accentués.

Chapeau de paille d'Italie, garni d'un potager où viennent faire leurs nids des rossignols, et un serin, un doigt et demi de velours brodé d'or pasquillé de perles fines (les gens peu fortunés mettront des perles qui ne seront pas fines) — bottes de satin Gnafron-régence, manchon, gants, et cheveux assortis à la robe.

Pour le bal, robe vieil or, très courte par devant, parsemée de fleurs de lys et d'immortelles — allusion transparente. — Le corsage se fait avec très peu de choses cinquante centimètres de faille. La gorge, les seins et les bras nus. Cacher ce qu'il y aurait d'indécent par quelques diamants savamment parsemés. Une légère gaze sous les manches, surtout pour les brunes, qui se teignent en blond impératrice. Car dans la précipitation on s'oublie, alors il suffit d'une fleur qu'on est obligé de rattacher dans le chignon, pour qu'un monsieur dise : « Tiens, mais elle est donc brune, la blonde madame X*** ? »

Et cependant, c'est si commode et si vite fait, pour celles qui emploient la teinture d'or de Sarah-Gone, en vente chez toutes les parfumeuses, et dont le principal dépôt est passage Jouffroy, n° 69, à Paris.

Terminons par une anecdote.

Lundi dernier un grand rassemblement s'était formé devant les magasins de MM. Péterskoff frères, marchands de fourrures.

Une pauvre femme, transie de froid, venait de tomber. M. Péterskoff la ramassa et introduisit les mains de la pauvre dans un des manchons confectionnés spécialement par la maison, la malheureuse revêtit à la vie, grâce à la bienfaisante chaleur de ces excellentes fourrures, dont un assortiment aussi complet que varié vient de lui arriver de Russie.

Quelle meilleure recommandation pour une maison de commerce que la pratique des vertus chrétiennes jointe à la bonne qualité des marchandises.

BARONNE DE MIRAFLORE.

Une ellipse, que nous ne connaissons pas encore, inventée par un gône, au bar Continental.

— Viens-tu barboquer ?

Ce qui veut dire, en français : « Viens-tu prendre un bock, dans un bar ? »



M. Louis Ulbach a remporté la palme dans le tournoi des courtisanes. Il a dit dans un speech au roi Léopold « qu'une seule majesté pouvait lui faire concurrence » celle du soleil.

Bête et plat.

Le docteur Ballay est arrivé à Paris venant du Congo. Il rapporte de curieux dessins, notamment le portrait du roi Makoko — qu'il est vilain ce Makoko-là ! — et celui de son épouse, qui ne s'appelle pas, comme on pourrait le croire, Makokote ?

Une dépêche de Calcutta annonce qu'une collision a eu lieu entre deux trains à Arrunghatto, sur le chemin de fer du Bengale oriental. On compte soixante personnes tuées ou blessées.

Statistique lugubre.

C'est en Suède que les chagrins domestiques causent le moins de suicides, 30 pour 1,000. Puis vient la Norvège, 39 pour 1,000; la Prusse, 99; la Saxe 135; l'Italie, 151; et enfin la France, qui atteint le chiffre effrayant de 302 pour 1,000.

Sur trois suicidés, en France, il y a un suicidé par affection ou par amour.

Oseras-tu encore, ô Baillet, chanter :

On ne meurt pas d'amour !

Le *Figaro* trouve spirituel ce petit polisson de Morny qui, pour se venger de ce qu'on a changé le nom de la rue de Morny en celui de Pierre-Charron, a écrit ce billet à ses amis :

M. le comte Pierre Charron a l'honneur de vouloir bien venir dîner chez lui mardi soir, 51, rue de Morny.

Ce moineux ose établir un parallèle entre le nom de Pierre Charron, honoré par le travail et la droiture, et le nom de Morny qui ne doit sa célébrité qu'au vice et au crime.

Un de nos amis rencontre une jeune femme qu'il a perdue de vue depuis quelques années. Elle conduit par la main un amour de petite fille.

— Oh ! oh ! qui est-ce qui vous a donc fait ce joli cadeau ma chère ?

La belle personne, baissant un peu les yeux :

— C'est le produit d'une souscription.

Un boucher, qui vient de se retirer des affaires, parle de vendre son enseigne, dont il n'a plus que faire.

Cette enseigne est l'enseigne classique de toutes les boucheries : deux têtes de bœuf en bois peint.

— Oh ! non, garde-là ! supplie la femme.

— Tu y tiens ?

— Ça nous rappellera nos premières années de mariage.

Pour copie conforme,
LE GONÉ.

PARTIE DE BOULES

Charade

C'est un fromage mon premier,
Mon second voyelle d'usage
Une fillette a perdu son courage
Quand elle a vu mon dernier.
Dans le local cher à Baudry
D'Asson, mon tout maigri.

PIQUE-BISE

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Les débuts marchent vite et bien au Grand-Théâtre ; encore quelques jours et la troupe sera complète, condition indispensable pour abandonner quelque peu le répertoire et s'occuper de monter quelques nouveautés.

Les Huguenots ont servi de 3^e début à M. Massard, ainsi qu'à M^{lle} de Villeraye et M^{me} Marie Valain première danseuse. Excellente représentation qu'ont malheureusement troublé une centaine de tapageurs qui protestaient aussi bruyamment qu'inutilement contre l'admission de M. Paravey qui aujourd'hui est chose jugée. Constatons du reste que cet artiste s'est fort bien acquitté du rôle assez pénible de St-Bris malgré l'émotion qu'il a dû ressentir de ces injustes sifflets.

M. Massart a trouvé dans le personnage de Raoul un succès encore plus grand — s'il est possible — que dans *Guillaume et la Favorite*. Cet artiste de valeur sait se servir avec le plus grand goût de l'organe vraiment extraordinaire dont il est doué ; on l'a pu juger dans la romance du premier acte et surtout dans le duo du 4^e acte ; aussi quels transports d'une admiration enthousiaste dans la salle vraiment électrisée par cette voix chaude et harmonieuse qui semble s'élever sans peine jusqu'aux notes les plus élevées.

sont point enquis des goûts du grand tragique, lequel ne prisait que fort peu les fadeurs. Ils se sont tout simplement souvenus que l'auteur du *Cid* était né dans la patrie du sucre de pommes.

Ce solennel commerce de confiserie était dirigé par un homme justement célèbre dans la partie : M. Boissier. Il était du reste très bien secondé. M. Henri de Bornier écrivait les distiques pour les sucres d'orge. M. Sully-Prudhomme se chargeait des divers papillottes, et M. Ratisbonne, que la grâce a touché, confectionnait des rébus hilarants, avec tout plein de petits oiseaux. Il ne faut pas oublier non plus que M. Arsène Houssaye était de la fête et que celui-là n'a pas son pareil pour l'édulcoration de la guimauve.

Tout Boissier qu'il est, Boissier a dit son fait à la littérature contemporaine et n'a pas craint, pour relever un peu le goût de ses pralines, de mêler quelques gouttes de vinaigre à l'eau de rose. Il a été amer, la poche à fiel a crevé dans sa bouche pour la plus grande confusion de ce siècle-ci et pour la plus grande joie de M. Vacquerie, qui, pour la première fois, trahissant son dieu, applaudit et du nez et des mains le confiseur, quand il affirma que depuis deux cents ans aucun écrivain n'eût tait né.

C'est le sirop aigre-doux qui, l'espace d'un siècle, suffira à Corneille. Avec les mirlitonades de M. Sully-Prudhomme, dans le livre qui restera un témoignage, Rouen n'a inscrit que le discours praliné du premier et les stances vaillées du second.

Celui qui manquait à la fête, autre gloire aussi, c'est Flaubert.

Cette estrade lui eût inspiré une jolie page. Il y avait un pendant à donner au comice agricole. Ces vanités, ces nullités prêtaient le flanc à sa verve impitoyable, flattaient sa haine du bourgeoisisme — et lui donnaient surtout raison. Vers de sucre de pommes pour vers de sucre de pommes, il aurait préféré aux confiseries, ratisbonneries et autres prudhommeries, ce couplet gouailleur improvisé par les faubourgs rouennais, en réponse aux helminthes du Boissier académique :

— Tiens ! voilà Corneille,
A quoi penses-tu ma vieille ?
— Je pense comme Boëlle,
Quels crétins que tous ces vieux.

OMELETTE DE LA SEMAINE

Adieu, vendanges ! adieu, liberté ! adieu, cousins !

Les lycéens ont réintégré la maison triste. L'année scolaire a commencé hier péniblement, les pauvres pataches se sont acheminés vers les bahuts plus ou moins officiels.

Et nous vous avons plaint, ô fils de bourgeois !

On ne saurait s'imaginer de combien de torticolis sont affligés les parisiens. C'est à plusieurs milliers de cous déplacés que les médecins ont dû donner des soins.

Tout ça pourquoi ? pour avoir regardé, samedi, dans la nuit brune

Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i

M. Léon Sé-hé pose la candidature de M. Joséphin Souly.

Il compare les sonnets du poète lyonnais aux œuvres de Cellini, et s'écrie : « Je ne sache pas que la liqueur divine ait besoin d'un grand vase. N'est-ce pas le plus souvent dans les petits pots que se trouvent les bons onguents ? »

Ces petits pots après le grand vase, cet onguent après la liqueur divine, c'est peut-être académique, mais c'est surtout rigolo tout plein !

Qui mieux que le journal de M. Arthur Meyer sait de quoi se compose une fête de charité ? Personne. Écoutons donc le journal de M. Arthur Meyer nous dire de quoi se compose une fête de charité.

« De journalis'es et de petites actrices, de flirts et de soupers, de chansons gaillardes et de costumes qui font rêver, de bastringues où l'on chahute, où l'on se saouille, tous les vices qui se cachent dans les bouges spéciaux ; les actrices se vendant au besoin, arrêtent au passage les promeneurs, et leur disent : « Pour la charité, monsieur ! » du même air et de la même voix avec laquelle on dit sur les trottoirs : « Monsieur, écoutez-moi donc ! »

Voilà ce que sont — selon le journal de M. Arthur Meyer — les fêtes qu'organise M. Arthur Meyer.

C'est du propre.

Mort d'un autre peintre : le paysagiste Achard.

Ses œuvres sont au musée du Luxembourg : « Il n'eut pour maître que la nature, » dit un journal.

Ce qui nous fait penser au toast de *Madame Bovary* :
L'art et l'industrie ces deux sœurs.

C'est absolument décidé, il y aura en 1889 une exposition universelle. Le commissaire général va être nommé sous peu. Cinq ans nous séparent de cette date. Espérons qu'alors nous ne serons pas obligés de faire célébrer par des pygmées la fête des géants.

MADÉLON.

Les applaudissements qui éclatèrent après la fameuse phrase « Tu l'as dit, oui tu m'aimes » tenaient du délire et depuis longtemps nous n'avions vu à Lyon le public rappeler par trois fois un sujet et surtout un fort ténor.

M^{lle} de Villeraye a bravement enlevé son troisième début avec les couplets du page au 1^{er} acte; fort heureusement pour elle le public n'a point remarqué sa faiblesse pendant le reste de l'opéra et oubliant son mauvais début de *Guillaume Tell*, a prononcé son admission. La direction du reste a pris ses mesures pour compléter avec M^{lle} Galli-Marié l'insuffisance de notre dugazon de sorte que tout est pour le mieux.

C'est sur M^{lle} Valain qu'a tourné la tempête. Le ballet ce soir n'a pas du tout. Le public a commencé par en rire puis s'est fâché à la fin et quand il a fallu se prononcer sur l'admission de la première danseuse les sifflets ont vite couvert les applaudissements de quelques romains courageux qui avaient à cœur de gagner leur argent.

Quant à M^{lle} Leslino, notre nouvelle falcon, qui faisait son premier début dans les *Huguenots* j'attendrai ses seconds débuts pour me prononcer sur son compte. Assez faible au commencement elle a semblé meilleure au 4^e et au 5^e actes.

Avec un public moins bruyant que l'autre soir, elle fera je pense un bon second début, surtout si elle modère un peu son jeu un peu trop nerveux pour être vrai.

Ensemble parfait, grâce aux rôles secondaires fort bien tenus cette année.

M. Lamarche, ténor demi-caractère, a fait sa rentrée dans *Faust*. Excellente rentrée, du reste, car le rôle de Faust convient admirablement à sa voix, et c'est là une de ses meilleures créations de l'an dernier.

Il est fort regrettable que cet artiste ne soit pas un peu

plus comédien; ses gestes sont d'une monotonie fatigante; on dirait un sujet mécanique qui chante fort bien son rôle, mais sans passion et sans rien ressentir.

Et cependant, quand on a une Marguerite comme M^{lle} Jacob, qui met tant d'amoureuse langueur dans chacune de ses phrases, tant de grâce charmante dans chacun de ses gestes, il me semble que Faust ne devrait pas rester froid comme un marbre!

C'est toujours un nouveau sujet pour M^{lle} Jacob que cette Marguerite idéale de Goethe que Gounod a dû faire sur la scène. La coupe du roi de Thulé, l'air des Bijoux de Faust, etc., tout enfin est dit avec la pureté de style musical qu'on lui connaît et qui fait de notre chanteuse légère un de nos meilleurs sujets.

Mais le clou de la soirée, le *great attraction*, était le rôle de Méphistophélès tenu par Bérardi. M. Paravey, connaissant la mauvaise disposition du public à son égard, a craint de prendre la suite de Bacqué dans ce personnage qu'il a pourtant chanté l'année dernière.

M. Bérardi a bien rendu ce rôle qu'il a joué jadis, alors qu'il n'était pas encore baryton; faible au premier acte, un peu exagéré dans le « Veau d'or »; il a ensuite été *crescendo* et a admirablement chanté la scène de l'Eglise, ainsi que la sérénade: « Vous qui faites l'endormie. »

Comme je le prévoyais dans ma dernière chronique. M^{lle} Rabany a résilié son engagement sans attendre son troisième début qui menaçait de devenir une défaite; grâce à cette mesure prudente et sage, la direction a pu se mettre de suite en quête d'une chanteuse légère et nous annonce l'engagement de M^{lle} Orthez, un excellent sujet, dit-on.

On donne, ce soir, *Le Barbier de Séville*. On peut pré-

voir une excellente représentation, grâce à MM. Hvacin'he, Corpaît et Paravey, grâce surtout à M^{lle} Jacob, une Rosine parfaite.

Nous en parlerons dans le prochain numéro.

CÉLESTINS

On a repris aux Célestins *Les Gaietés*, pour le dixième début de M^{lle} Délia

Excellente interprétation avec MM. Gerbert, Dalbert et Mercier, ainsi que Mmes Billion et Délia; la comédie de M. Sardou sera fort goûtée, alors qu'elle sera débarrassée des hésitations de la première.

La débutante a fait preuve de beaucoup de grâce naïve au second acte tout en trouvant des effets dramatiques très vrais au troisième et au quatrième.

C'est là, je crois, une bonne acquisition pour notre scène de comédie.

CIRQUE RANCY

Le succès de la nouvelle troupe du cirque Rancy a dépassé toutes nos prévisions; dire ce qu'on a refusé de monde aux premières représentations serait chose impossible.

Pour citer les parties remarquables, il faudrait citer le programme tout entier; du reste, avec M. Rancy, on est habitué à de pareilles surprises.

Tous les soirs à huit heures, grande représentation; les dimanches et jeudis, représentation à trois heures identique à celle du soir.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Gérant, VERNAY.

Lyon. — Imprimerie Moderne. Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRES

DÉPÔT GÉNÉRAL: RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Expédition franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste
Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des *Dragées à base de Valériane de zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX: 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses

LA DISTILLATION A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

Avec l'instruction, le bien-être général pénètre chaque jour davantage partout. Un vulgarisateur, bien connu par ses publications utiles dans l'un des journaux les plus répandus, M. VALYN, collaborateur du *Petit Journal*, a compris tous les avantages de la distillation domestique comme moyen d'accroissement et de bien-être général. Pour rendre son idée pratique, il a imaginé et fait construire par M. BROQUET, de Paris, DONT LES POMPES POUR LES VINS, SPIRITUEUX et tous autres usages, sont universelles, ont un prix modéré et doit pénétrer partout, particulièrement dans l'intérieur des familles. Il est incontestable qu'il se perd dans la plupart des maisons bien des substances qui pourraient être soumises à la distillation. Par l'usage de l'*Alambic Valyn* rien ne se perd dans une exploitation bien dirigée: fabrication directe d'alcool pour tous les besoins domestiques, utilisation de toutes les substances végétales: fleurs, fruits, marc de raisins et de pommes, liquides fermentés, grains avares, eaux distillées, etc., etc., dont les résidus azotés sont encore par surcroît un des éléments de la nourriture du bétail. Sa supériorité, outre la perfection de sa construction et son extrême bon marché, tient aux dispositions des éléments qui le constituent. Par son incontestable utilité, l'*Alambic Valyn* rend de grands services à l'économie domestique, ce qui explique la vogue dont il est l'objet. Demander à M. BROQUET, 121, rue Oberkampf, Paris, l'envoi franco du prospectus détaillé.

LOTÉRIE TUNISIENNE

2^e Tirage le 15 Octobre prochain
SUPPLÉMENTAIRE
DE CENT MILLE FRANCS
Un Gros Lot de 50,000 fr.
10 LOTS DE 10,000 fr. 10 LOTS DE 1,000 fr.
2 LOTS DE 5,000 fr. 10 LOTS DE 500 fr.
50 LOTS DE 100 FRANCS
AVIS — Les billets qui participeront à ce deuxième tirage supplémentaire concourront également au tirage définitif qui sera fixé immédiatement après ce tirage supplémentaire d'une FAÇON IRREVOCABLE et à TRES COURTE ÉCHANGE et comprenant:
UN MILLION DE FRANCS DE LOTS
Gros Lots: 500,000 Francs
EN CINQ GRANDS LOTS DE 100,000 FR.
ET 316 AUTRES LOTS FORMANT 500,000 FR.
Les billets sont délivrés contre espèces, chèques ou mandat-poste adressés à l'ordre de M. le Trésorier DÉP. et Secr. Gén. du Comité, 13, rue Grange-Blanchette, Paris. UN FRANCO LE BILLET.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément
L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE
ET
le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivés au terme de son exploitation.
S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeur à Bois, rue Denis-Papin, 13.



L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES
comprenant:

la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de
G. Lucien HUARD

PRIME: Dans la 1^{re} livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

DICIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA VIE FRANÇAISE
comprenant:

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituteurs, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France
Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de
Jules LERMINA

PRIME: La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GREVY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnet.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON
8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 1
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie
Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 20%
A CINQ Jours de vue 30%
A six mois 41/20%
A un an et au dessus . . . 50%

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

BANQUE VICTORIA
(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

L'ABEILLE

La plus ancienne Compagnie française d'assurances à primes fixes contre la GRELE.

FONDÉE EN 1856

Au capital de huit millions

Depuis sa création, elle a payé à environ 124,000 propriétaires ou cultivateurs plus de 36 millions, montant intégral des pertes constatées. Pour tous renseignements, ainsi que pour traiter, s'adresser à MM. TRIBOLLET et MOUTOZ, à Lyon, place de la République, 42, ou aux agents Cantonaux.

AUX MÉDAILLES PRIX-FIXE

Maison J.-C. SIMIAN
74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville
LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.
Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

AU CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois

GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX

Artistique, Commerciale et Administrative
SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER
TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72
(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoiries, etc., etc.